

Le témoignage d'Ibrahim, accompagné par le Secours Catholique de Montbéliard pendant la crise sanitaire

Ibrahim, 32 ans, enseignant-chercheur en Sciences de l'Information et de la Communication à L'université de Bourgogne Franche-Comté est bénévole au Secours Catholique à Montbéliard. Il a lui-même bénéficié d'un accompagnement par l'association entre 2019 et 2021, alors qu'il était étudiant en thèse. Il témoigne.

J'ai obtenu mon baccalauréat au Niger, en 2009. Grâce à une bourse, j'ai pu partir poursuivre mes études en Algérie et y effectuer une licence en sciences de l'information et de la communication. Mon diplôme en poche, j'ai quitté l'Algérie pour un Master dans la même discipline en France, à l'Université Bordeaux Montaigne. Je suis arrivé à Bordeaux en septembre 2013. C'était la première fois que je mettais les pieds en France. Je ne suis pas issu d'un milieu aisé au Niger, alors étudier en France, cela relevait de l'utopie. Mais des opportunités se sont présentées, et je les ai saisies. À Bordeaux, je suis arrivé sans bourse. Le Niger étant un pays très pauvre, ma famille a dû faire d'immenses sacrifices pour financer mes premiers mois d'étude. Il fallait payer mon loyer, mes titres de transports, ma nourriture. J'avais sollicité une aide auprès de l'Ambassade du Niger, mais les 650 euros de cette bourse n'ont été débloqués que six ou sept mois plus tard. Heureusement que ma famille était là pour m'épauler.

De Bordeaux à Montbéliard

Par la suite, j'ai trouvé un job étudiant. Je faisais le ménage dans des fast-food, de 4 à 7 heures du matin. À 8H, j'enchaînais avec ma journée de cours. C'était difficile, mais je n'avais pas le choix. J'ai réussi à valider mes examens, et j'ai obtenu mon Master 1 puis mon Master 2. À ce moment-là, j'avais dans l'idée de me lancer sur le marché du travail. Mais le jour de la soutenance de mon mémoire, le jury m'a conseillé de poursuivre sur une thèse. Je me suis dit : tout ce que Dieu fait est bon. Les professeurs m'ont convaincu de continuer, et j'ai donc envoyé plusieurs candidatures pour une bourse de thèse. Finalement, aucun financement ne m'a été proposé, mais l'Université de Franche-Comté a accepté mon dossier. En 2016, j'ai donc quitté Bordeaux pour l'Université de Franche-Comté, et le pôle de Montbéliard.

C'était un grand changement : on dit de Bordeaux que c'est une ville africaine. Le climat y est doux. En deux ans, je n'y avais jamais vu tomber la neige. À Montbéliard, j'ai donc vraiment galéré au début. J'étais seul, je passais mon temps entre le laboratoire de l'université et ma chambre chez l'habitant, à Valentigney, à 10 kms de là. J'ai cherché à travailler en parallèle de ma thèse. Mais la première année, ça a été compliqué : ce qu'on me proposait, c'était d'être intérimaire chez Peugeot à Sochaux, et ce à temps plein, ce qui était incompatible avec ma thèse. J'ai donc d'abord vécu sur l'épargne que j'avais constituée l'année précédente. La 2^e année, j'ai décroché un job d'appoint : je faisais gardien de stade quelques heures par semaine, dans une commune de l'agglomération. Ça m'a aidé à payer mon loyer et mon alimentation. Côté thèse, j'ai « bombardé » comme on dit. Je passais énormément de temps au laboratoire. La 3^e année - c'était en 2019 - j'ai quitté ma chambre de Valentigney pour une chambre au Crous, dans le centre-ville de Montbéliard. Comme j'avais bien avancé dans mes travaux de thèse, j'ai pu travailler comme intérimaire chez Peugeot, du vendredi au dimanche. Du lundi au vendredi 11h, je travaillais sur ma thèse au labo, puis le vendredi midi, je me changeais et j'allais embaucher à 13h à Sochaux. J'ai d'abord été affecté à une ligne de production. Mais au bout de 48h, j'ai dit « stop » : je ne pouvais pas tenir 7 heures d'affilée debout, dans une cadence infernale. Mes responsables, compréhensifs et qui reconnaissaient mon sérieux (en tant qu'étudiant Bac+7 j'ai vite été « repéré » parmi les intérimaires), m'ont proposé de me financer les permis pour conduire des machines. J'ai été formé pendant quatre jours, j'ai réussi l'évaluation, et j'ai pu embaucher comme cariste. Physiquement, c'était beaucoup plus facile. C'est la machine qui fait tout. Et puis il y a toujours des besoins : je recevais trois appels par jour de la part de l'agence d'intérim.

« On doit vous aider »

En mars 2020 arrive le confinement. Les lignes de production s'arrêtent. Au début, je bénéficie des mesures de chômage partiel. Mais au bout de deux mois, mon contrat d'intérimaire est rompu. Je suis resté sans activité, et donc sans ressources, pendant sept mois. Jusque-là, dans mon parcours, je n'avais jamais eu à demander une quelconque aide. Je ne connaissais même pas l'existence du RSA. Je me suis résolu à prendre rendez-vous avec l'assistante sociale de l'Université. Je lui ai exposé ma situation. Ça m'a fait mal de demander de l'aide. J'avais même honte de

le faire après sept ans en France durant lesquels je m'étais toujours débrouillé pour gagner ma vie. « On doit vous aider », m'a répondu l'assistante sociale. Elle m'a donné 500 euros pour payer mon loyer au Crous - j'avais un mois de retard. Avec le reste, j'ai pu acheter à manger. L'assistante sociale m'a aussi remis deux courriers : l'un pour les Restos du cœur, l'autre pour le Secours Catholique. Je n'ai pas pu me résoudre à aller aux Restos du cœur pour y bénéficier, en tant qu'étudiant, de deux repas gratuits par semaine. L'aide alimentaire, pour moi, c'était la ligne rouge à ne pas franchir. Je préférais avoir faim qu'aller chercher des colis. J'étais gêné. Quand les étudiants de ma résidence passaient me prendre pour aller à la distribution, je disais que j'étais occupé, que j'irais plus tard. J'esquivais. C'était une barrière psychologique impossible à lever pour moi.

En revanche, je me suis présenté à l'accueil du Secours Catholique de Montbéliard, afin d'être aidé pour payer mon loyer. Trois bénévoles de la commission des aides – Marie Paule, Christine et Colette - m'ont reçu dans leur bureau. Elles m'ont accueilli comme leur fils, m'ont rassuré tout de suite, me disant que ce n'était pas normal qu'ayant travaillé en France, je n'aie droit à aucune aide. « On va vous aider à faire valoir vos droits ! » m'ont - elles dit, en ajoutant : « Mais il faut que vous mangiez ! ». Elles m'ont incité à descendre à l'épicerie, auprès de Leïla, chercher des denrées alimentaires. J'étais réticent, mais j'avais beaucoup de respect pour ces dames qui avaient l'âge de ma mère, je ne voulais pas les vexer. Alors je suis venu régulièrement au Secours Catholique, pour prendre un colis. Quand je ne venais pas pendant deux semaines, elles m'appelaient : « On s'inquiète pour toi ! » Ça me touchait cette inquiétude. C'était sérieux. Elles me prenaient dans leur bras. C'était vraiment une relation fraternelle, filiale même. Cette manière inédite de m'accompagner m'a permis, je crois, de dépasser ma honte initiale.

D'un point de vue matériel, le Secours Catholique m'a sauvé de l'expulsion de ma chambre de Crous. J'avais deux loyers de retard. Le Crous menaçait de me mettre dehors, en dépit de mes explications : je n'avais plus de ressources car plus d'emploi en raison de la crise sanitaire. Le Secours Catholique m'a aidé à payer ce que je devais au Crous et j'ai pu garder ma chambre.

Pendant cette période, j'ai pris du retard dans ma thèse. J'avais l'esprit accaparé par mes problèmes. Ça m'a vraiment secoué, psychologiquement. Pendant des années, je m'étais battu pour réussir, et tout à coup, c'était la chute. Dieu merci, le Secours

Catholique était là au moment opportun. Je me le demande encore aujourd'hui : s'il n'avait pas été là, où serais-je aujourd'hui ? Je n'ai pas de proches à Montbéliard, des collègues, oui, mais pas à proprement parler d'amis. Je passais donc au Secours Catholique simplement pour causer un peu avec les bénévoles. Ça me remontait le moral. Sans compter leurs appels téléphoniques réguliers. C'est simple : le Secours Catholique m'a aidé sur tous les plans, matériel, moral, psychologique.

« J'ai sauté de joie »

Début 2021, Peugeot m'a rappelé, me proposant un travail de nuit entre 22h et 5h du matin. C'était mieux que rien, j'ai donc accepté. Je dormais 4 à 5 heures en rentrant de ma nuit de travail, puis j'allais au laboratoire faire mes recherches. J'ai tenu 3 ou 4 mois sur ce rythme, dans l'objectif de mettre de l'argent de côté pour me consacrer à ma thèse et la terminer. Parallèlement, j'ai candidaté dans une quinzaine d'universités sur des postes d'enseignant-chercheur. Je sentais bien qu'il fallait que j'arrête les jobs étudiants pour passer à autre chose. Une décision difficile à trancher, car il faut bien continuer à payer son loyer et sa nourriture... Au début, je ne recevais pas de réponses à mes candidatures, l'inquiétude montait. Puis les réponses positives sont arrivées dans l'été. J'ai sauté de joie tout seul dans mon bureau ! Pour la première fois, j'allais pouvoir travailler dans mon domaine ! Je suis passé d'un état d'inquiétude à l'embarras du choix, avec plusieurs réponses positives d'universités. Finalement, j'ai pris conseil auprès de mes directeurs de thèse, et j'ai choisi le poste offert par l'Université de Franche-Comté. Cela me permettait d'achever sereinement ma thèse, en restant sur place. Le 1^{er} septembre 2021, j'ai donc signé mon contrat d'enseignant – chercheur, auprès d'étudiants en 1^{ère}, 2^e, et 3^e année. Je peaufinais en même temps ma thèse, que j'ai déposée en octobre. Ma soutenance a eu lieu le 2 décembre. Des gens du Secours Catholique étaient présents pour ce moment important : Jean-Luc et sa femme, Christine. Et tous les bénévoles m'ont appelé avant pour m'encourager. Les voir dans la salle de soutenance m'a beaucoup motivé. Ils ont eu jusqu'au bout un rôle protecteur. Je n'ai pas les mots pour qualifier leur accompagnement. Je les ai cités dans les remerciements de ma thèse. C'était un devoir pour moi de le faire. Depuis, mon lien avec le Secours Catholique se poursuit. Je suis bénévole à l'accueil les jeudis à Montbéliard, et je vais m'engager dans l'accompagnement scolaire.